

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 13 (1892)
Heft: 3

Artikel: L'expédition Paul le Marinel au Katanga
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-134401>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le **Portugal** n'avait pas ratifié l'Acte de Bruxelles, son gouvernement étant absorbé par la question financière. Un délai lui a été accordé, et le ministre des affaires étrangères de cet État vient de déposer aux Cortès un projet portant approbation de l'Acte général de la Conférence de Bruxelles, avec les réserves introduites par la France et les États-Unis.

M. Edmond Detierre, secrétaire du Comité de la **Société anti-esclavagiste de Belgique**, a bien voulu nous communiquer les informations suivantes reçues à Bruxelles : « A la date du 24 septembre, M. Hinck était aux Stanley-Falls. Il se préparait à aller rejoindre M. Jacques, qui est arrivé au Tanganyika en novembre. Le télégraphe nous annonçait hier son arrivée en bonne santé à Bena-Kamba (sur le Lomami). M. Joubert, de son côté, nous informe que les Arabes se massent dans le Manyéma et l'Ou-Roua, sur la rive occidentale du Tanganyika. Ils fuient la côte orientale par peur des Allemands. Roumaliza, qui est établi à Oudjidji, a écrit au capitaine en le menaçant de le battre s'il ne laissait pas tranquille les gens qu'il envoie dans cette région. Joubert, craignant de causer la ruine des missions, se contentera de la défensive. En présence de cette situation, le Comité-Directeur vient de décider l'envoi d'une nouvelle expédition composée de cent askaris et de trois Belges. Elle quittera Amsterdam le 2 avril prochain. »

L'EXPÉDITION PAUL LE MARINEL AU KATANGA

Le *Mouvement géographique* et l'*Indépendance belge* ont publié les résultats géographiques de l'exploration de huit mois faite par le lieutenant Le Marinel, du camp de Lousambo à la capitale de Msiri. L'importance de ces résultats nous fait un devoir d'extraire des articles de ces deux journaux ce qui pourra donner à nos lecteurs l'idée la plus exacte du pays parcouru et des populations qui l'habitent.

L'expédition quitta, le 23 décembre 1890, le camp de Lousambo, sur la rive droite du Sankourou, en face du confluent du Loubi. Elle comptait 180 soldats et 114 porteurs, et, sur un parcours de 165 kilom., remonta d'abord la rive droite du Loubi, trop rapide pour être navigable. Le pays traversé était beau, très peuplé; les indigènes, Bambué et Kaloch, cultivent le bananier, le manioc, l'arachide, la patate; ils possèdent du gros bétail, ainsi que des moutons, des chèvres, des porcs, des poules, des canards et des pigeons. Ces populations, dit M. Le Marinel, sont encore très primitives; elles n'ont jamais vu de caravanes, ni de voyageurs, ni de trafiquants; elles ne connaissent que les petits conflits entre individus ou entre familles,

mais la guerre qui porte au loin ses ravages leur est inconnue. Il nous est impossible de donner le chiffre de sa population, car nous laissions de nombreux villages à droite et à gauche de notre route, mais nous pouvons dire que, pendant plusieurs jours, nous n'avons vu que villages sur villages et que nous étions constamment entourés de milliers d'indigènes. Les coiffures sont très remarquables; ils portent tous une épaisse chevelure qui forme généralement une masse compacte variant de couleur selon la substance qui y est mêlée. Ces cheveux longs sont arrangés de manières très différentes, mais leurs têtes sont toutes tellement grotesques qu'il faut renoncer à les décrire. Ils se barbouillent aussi la face de différentes couleurs, de la façon la plus bizarre : on croirait voir des masques. Lors de l'assemblée des chefs chez Koch, nous avions plusieurs milliers de ces individus sous les yeux; ils avaient chacun à la main, pour seule arme, une longue sagaie; ils gesticulaient et eraient comme des force-nés; pour cette grande occasion, ils n'avaient pas seulement la figure barbouillée, mais le corps aussi était bariolé de différentes couleurs. Si nous citons cette région du Loubi comme la plus peuplée que nous connaissions en Afrique, disons en même temps que nous n'avons jamais vu ailleurs des indigènes d'un aspect plus extraordinaire. A ce double point de vue, cette partie est certainement la plus intéressante de tout le voyage.

L'expédition quitta la rive droite du Loubi, au village de Tchikunga, par $6^{\circ}20'45''$ de latitude S., à 780^m d'altitude, et changea de direction pour marcher vers le S.-E. à travers le district de Kanioka, occupé par une autre tribu encore inconnue jusqu'ici, celle des Ba-Loungou, moins nombreux que les précédents, quoiqu'ils aient de grands centres entourés de villages plus petits, mais il y a des espaces déserts d'une grande étendue entre ces points, tandis que, le long de la rive du Loubi, il y a des huttes partout. Les Ba-Loungou sont à un niveau plus élevé que les autres indigènes rencontrés dans ce voyage, sauf peut-être ceux de la capitale de Msiri. Chez eux, tout indique un commencement de civilisation, car ils ne possèdent pas seulement les divers objets que fournit le trafic à l'intérieur, ils vivent aussi plus confortablement à cause de la variété des produits cultivés. Le Kanioka est traversé par le Buchimai et le Luélé, tributaires du Sankourou, arrosant des plaines couvertes de centres importants de population, dont le principal est la résidence du chef Muzembé, par $7^{\circ}19'41''$ lat. S.

Les indigènes firent bon accueil à l'expédition, mais le chef lui suscita mille embarras, aussi s'empressa-t-elle de quitter le Kanioka pour continuer sa route vers le Katanga. Elle entra alors dans le pays des Ka-

Loundoué, peuplé, bien cultivé, dont M. Le Marinel vante les chemins larges et bien entretenus : « Ce ne sont plus des sentiers, » dit-il, « ce sont de vraies routes, du moins depuis le Loubilache jusqu'au Loubichi. Malheureusement rien ne facilite le passage des ruisseaux et des marais. Aux abords des villages, on voit à droite et à gauche de la route des tombes consistant en petits tertres d'argile battue, sur lesquels on ne voit pas le moindre brin d'herbe; une petite allée droite et propre y conduit; quelques tombes sont couvertes d'un petit toit, et on y remarque divers objets : cornes, poteries, calebasses, etc. »

A Pamba, résidence du chef Mutombo-Mukuku, on retrouve beaucoup du type et des mœurs des habitants de la Mussumba du Muata-Yamvo. D'ailleurs, cette Mussumba est pour le moment à Pamba, le Muata-Yamvo, ou plutôt celui qui devrait porter ce titre, étant réfugié chez Mutombo-Mukuku. Nous avons parlé, dit M. Le Marinel, avec cet héritier dépossédé du plus grand État de l'Afrique centrale et nous lui avons remis un drapeau de l'État. Il nous a donné un présent de vivres, en protestant de son respect pour le gouvernement, et en nous remerciant de l'espoir que nous lui donnions de voir prochainement ce gouvernement représenté par une force dans le Lunda. Nous lui avons dit ensuite que si, en effet, c'était à lui que revenait le titre de Muata-Yamvo et qu'on trouvât qu'il était digne de porter ce titre, les agents de l'État proposeraient au souverain de lui rendre le pouvoir. Après cela, nous avons parlé longuement de nos lois qui défendaient les rapines et qui protégeaient le travail. Les trois cents sujets qui entouraient le Muata-Yamvo paraissaient prendre le plus grand intérêt à cette conversation, et une députation spéciale vint nous trouver pour avoir de plus amples explications.

Nous leur avons dit que nous ne pouvions fixer l'époque à laquelle les blancs viendraient dans le Lunda, mais, que maintenant qu'ils avaient le drapeau de l'État, ils reconnaîtraient facilement les Européens dont nous parlions, que leur mot d'ordre devait être de les recevoir bien et de leur obéir. En nous quittant, ils ont tous protesté de leur dévouement à l'État.

Sur la rive gauche du Loubilache, les familles principales sont celles de Muène-Hamba et de Muène-Simga; sur la rive droite, la plus importante est celle de Muène-Kaloundou, de laquelle vient le nom de « Ka-Loundoué » donné à toute la contrée. Chacune de ces familles compte quelques milliers d'habitants, mais on peut dire que c'est là tout le Ka-Loundoué, car en dehors de ce petit rayon les villages ont une importance beaucoup moindre.

Mutombo-Mukuku passe pour un grand chef, mais en réalité il a assez

peu de pouvoir ; il exerce une autorité très paternelle qui le fait aimer de toutes les populations qui se plaisent à se dire ses sujets. L'héritier des Muata-Yamvo, homme de 25 à 30 ans, paraît avoir beaucoup de respect pour Mutombo-Mukuku, assez âgé d'ailleurs pour être son père.

Le Ka-Loundoué doit être classé dans le Luba, malgré les différences marquées que l'on trouve entre les Ba-Luba purs et ces peuples modifiés par le voisinage du Lunda. Ils ne peuvent être comparés aux gens du Kanioka ; ils ont bien quelques fusils et quelques articles que fournit le négocce, mais ils sont encore très primitifs ; au point de vue de l'intelligence, ils paraissent inférieurs à leurs voisins de l'ouest, mais ils sont plus forts et plus massifs qu'eux. Ils mènent peut-être une vie plus heureuse que les Ba-Loungou, car il n'y a presque pas de guerre chez eux ; la vie matérielle ne doit pas être aussi bonne cependant, car ils ont moins de chèvres que dans le Kanioka et leurs cultures sont beaucoup moins variées. Le maïs et le sorgho sont les éléments principaux de l'alimentation : il y a du manioc, des haricots, des arachides, etc., mais en moindre quantité que chez les Ba-Loungou. De même aussi qu'à l'Ouest, ils font une mauvaise bière de millet ; ils ont aussi un peu de « malafou » ou sève de palmier et, comme partout dans le Luba, ils abattent l'arbre pour l'obtenir. De loin en loin ils ont l'occasion de commercer avec les gens du Bihé, dont les caravanes passent généralement plus au Sud, mais les relations commerciales, sans être d'une grande importance, sont très suivies entre Mutombo-Mukuku et les chefs du Kanioka ; il leur donne un peu d'ivoire et ceux-ci lui vendent des esclaves, des chèvres, des chiens et peut-être quelques fusils. Leur industrie se borne à peu de chose : ils travaillent peu le fer et ne font presque pas de tissus de fibres de palmier. L'arc est l'arme commune, mais on voit aussi quelques sagaises ; les fusils se comptent. Les habitations sont meilleures que dans le Kanioka ; elles ont la même forme, mais elles sont plus grandes.

Dans la manière de se coiffer, dans leurs cérémonies et dans leurs mœurs en général, les Ka-Loundoué ont un certain cachet d'originalité qui les distinguent des autres populations. Ils portent tous les cheveux soigneusement rejetés vers l'arrière de la tête où ils laissent un petit chignon. En se rencontrant ils se saluent cérémonieusement ; pour cela, ils déposent à terre l'arc ou les objets qu'ils tiennent à la main ; ils font le simulacre de prendre un peu de terre et de s'en frotter les deux bras et la poitrine en accompagnant ce salut de nombreuses formules de politesse ; quand ils sont près du chef, ils emportent un peu de terre blanche ou jaune pour le salut qu'ils ne font que lorsqu'ils sont assis ; dans ce cas, ils se frottent réellement le corps et, en outre, ils se roulent dans la poussière

avant de formuler leurs paroles de salut et de soumission. Le chef répond par un mot, un petit signe de la tête ou par un léger battement des mains. On retrouve ce même salut pour les chefs dans le Kanioka, mais moins exagéré. C'est pour cela que presque tous ceux qui entourent les chefs sont barbouillés et malpropres.

Les habitants de Kanioka ont peu de pratiques religieuses, mais dans le Ka-Loundoué, au contraire, chaque individu porte de nombreuses amulettes, et près de chacune des cases, on voit un fétiche grossier consistant simplement en un morceau de bois planté en terre et dont le sommet un peu sculpté a la prétention de représenter une figure humaine. Quand un indigène s'absente, il laisse devant sa porte un remède, le talisman du voyage, sur lequel se dresse un petit cône d'herbe; celui qui y toucherait serait suspect d'intentions hostiles et aurait à s'en justifier. On remarque aussi de petites clôtures entourant un gros tronc d'arbre façonné en forme de tête; ce sont des espèces de temples, de lieux de réunion où l'on recherche ceux qui sont coupables de sorcellerie. Les mêmes pratiques se retrouvent jusqu'au Loualaba.

Plus à l'Est, habitent les Ba-Bondo, disséminés dans une quantité de petits villages toujours en lutte les uns contre les autres, pour se voler des femmes, des chèvres ou des vivres.

Un des districts les plus intéressants traversés par l'expédition est le plateau où le Lomami a ses sources, élevé d'environ 1150^m au-dessus de la mer. La partie nommée le Samba est semée de petits lacs; le paysage, au dire de l'explorateur, n'y a rien d'africain, il rappelle plutôt les sites de prédilection des pays civilisés : de grands arbres au feuillage épais, une herbe courte et fraîche, une belle pièce d'eau. Un arbre que l'on voit souvent dans le Samba est le *mpafa* qui prend quelquefois des proportions gigantesques; on y trouve aussi le laurier rose, et une variété de fleurs plus grande que dans les autres districts. Le gibier abonde dans la région des sources du Lomami : éléphants, buffles, antilopes; ces derniers forment de grands troupeaux, spécialement dans le voisinage des lacs. Les grands fauves, lions, léopards, hyènes sont aussi nombreux. M. Le Marinel signale la présence de grandes fourmilières, de forme cylindrique, s'élevant généralement à 4^m ou 5^m de hauteur; il en a même mesuré une de 7^m50 de la base au sommet. Elles sont en certains endroits si nombreuses que, de loin, l'on croirait voir un village, et que l'on ne saurait se défendre d'un sentiment d'admiration pour cet insecte qui, par son infatigable activité, parvient à faire confondre ses œuvres avec celles de l'homme.

A mesure que l'on s'avance vers l'Est et le S.-E. le gibier augmente. Outre les éléphants que l'on rencontre surtout dans le voisinage du Lubudi, et les troupeaux d'antilopes et de buffles que l'on voit un peu partout, on trouve déjà quelques zèbres aux abords du Loualaba. Il y a aussi des phacochères, des fourmiliers et d'autres quadrupèdes plus petits. Les oiseaux ne sont pas très nombreux ; parmi les espèces, M. Le Marinel cite la perroche verte, le bengali à bec blanc, le toucan gris, divers oiseaux nocturnes et un aigle de grande taille presque noir ; dans les plaines inondées, des bandes de canards, de chevaliers, etc. Le serpent python est assez commun, ainsi que d'autres espèces de serpents et de scorpions. La tsétsé est l'insecte le plus nuisible ; du troupeau de l'expédition, qui comptait une douzaine de têtes, la terrible mouche n'a épargné que deux veaux.

Jusqu'au Loualaba le pays est assez plat ; le passage du fleuve s'effectua à l'aide de deux pirogues indigènes ; il dura deux jours. Sur la rive droite, M. Le Marinel trouva le représentant de Msiri qui lui fit bon accueil, et l'expédition se dirigea vers la résidence du chef du Katanga, à travers des vallées et des montagnes abruptes de 1000^m, 1200^m et 1400^m. Entre le Loualaba et la Loufira la ligne de faîte atteint même 1510^m.

Les habitants, les Bena-Kabamba, sont groupés dans de petits villages palissadés et entourés de buissons, qui sont dispersés dans les montagnes, au milieu de rochers, où ils s'adossent généralement à des masses coupées à pic, au pied desquelles sont dissimulées les entrées des cavernes dans lesquelles ils se réfugient en cas de danger. Ils ne permettent à personne de pénétrer dans leurs retraites. D'autres Bena-Kabamba sont de véritables troglodytes ; ils sont peu nombreux, mais très farouches et vivent dispersés dans des grottes d'où ils ne sortent que pour se procurer du bois et pour chasser. Ils n'ont pas de huttes à l'extérieur, et ce n'est que depuis quelques années qu'ils connaissent la culture du maïs, dont ils ne plantent d'ailleurs que de petites quantités dans les vallons reculés, loin de tout sentier.

Ces populations sont soumises à Msiri, auquel elles ne peuvent payer qu'un maigre tribut ayant été dépoillées par lui, lors de la conquête, de tout ce qu'elles avaient, même de leurs chèvres.

Dans les montagnes, le vent dominant vient de l'Est ; il est souvent très froid ; pendant la nuit, l'expédition a constaté plusieurs fois une température au-dessous de 10° centigrades. Le sol est généralement plus argileux que sablonneux ; on y voit souvent du mica en lamelles, des minéraux de fer qui paraissent riches ; près du Loualaba, l'on rencontre des eaux thermales sulfureuses. Comme végétal particulier, M. Le Marinel indique la vigne sauvage, portant des fruits aussi beaux que le raisin rouge d'Eur-

rope, mais l'expédition n'a pas vu le fruit parvenu à maturité. Outre les fauves susmentionnés, abondent dans les États de Msiri, le lièvre, la taupe du Cap et un quadrupame nocturne remarquable par son cri semblable aux vagissements d'un enfant.

L'accueil fait par Msiri aux envoyés de M. Le Marinel fut très cordial ; il adressa un présent au chef de l'expédition, au devant de laquelle se portèrent les missionnaires Swan, Lane et Crawford, qui ont remplacé à Bunkeia M. Arnot, d'après l'ouvrage duquel nous avons décrit le pays des Garenganzé. Voici ce qu'en dit, à son tour, l'explorateur belge. La capitale est une grande agglomération de petits villages, palissadée et entourée d'euphorbes. La population peut en être de 6000 à 7000 habitants. Au nord, quelques mamelons élevés, presque à pie, jaunes, dénudés ; au sud, une seule montagne, longue et plus basse, d'aspect aride. C'est ici, à mi-côte, que se détache le cottage du missionnaire Arnot, que trois de ses compagnons habitent à présent. A notre entrée dans Bunkeia, le 18 avril 1891, la matinée était ensoleillée, une forte bise soulevait des nuages de poussière blanche ; les petits pavillons bleus de l'État flottaient au-dessus de la caravane qui présentait un aspect très pittoresque, car nos compagnons avaient revêtu leurs uniformes de réserve et leurs plus beaux habits qu'ils conservent pour les grandes circonstances. Le grand drapeau était porté en tête, les clairons sonnaient et tous s'avançaient d'un pas cadencé, fiers comme des guerriers qui reviendraient de la victoire.

Pour les recevoir Msiri s'était affublé d'un long manteau de soie claire, couvert de broderies d'or. Par-dessous, il portait un large pantalon de drap et d'énormes bottes qui paraissaient le gêner beaucoup ; il était coiffé d'un mouchoir crasseux et d'un chapeau de paille. Il engagea M. Le Marinel à exposer le but de l'expédition, lui parla de Reichard, d'Ivens, d'Arnot qui avaient visité son pays, et déclara qu'il aimait beaucoup les blancs. Les populations de ses États sont très mélangées ; les Ba-Bula sont les plus nombreux, et les Ba-Sanga, les plus forts. Ils paraissent en général intelligents et sociables. Les Arabes qui visitent le pays sont de simples marchands ; quelques-uns d'entre eux sont établis à Bunkeia.

L'expédition Le Marinel passa sept semaines dans le pays de Msiri, dont elle visita aussi le district situé à l'Est de la Loufira. Le 11 juin elle reprit le chemin du camp de Lousambo, où elle rentra le 11 août par une route plus septentrionale que celle qu'elle avait prise pour le voyage d'aller.

Comme le dit M. Wauters, il ne serait pas impossible que les États de Msiri fussent prochainement le rendez-vous de quatre nouvelles expéditions belges : celle du lieutenant Dhanis, qui a reçu l'ordre de se rendre au Katanga ; celle de M. Delecommune qui a quitté, le 13 mai, Ngongo-

Lulita sur le Lomami moyen, se dirigeant vers le sud; celle du capitaine Stairs qui devait être à Mpala vers la fin de novembre; enfin, celle du capitaine Bia, qui s'est mise en marche de Lousambo le 11 novembre.

BIBLIOGRAPHIE¹

Georges Robert. VOYAGE A TRAVERS L'ALGERIE. Notes et croquis. Paris (E. Dentu), 1891, in-4°, 404 p. illust., fr. 25. — Cette belle publication est l'œuvre d'un artiste qui raconte ce que l'on peut observer en parcourant successivement les trois provinces d'Alger, de Constantine et d'Oran et le Sahara algérien. Non-seulement il le raconte, mais il le fait voir par des dessins sans nombre exéquement exécutés et qui ne manquent à aucune page. C'est fort intéressant et surtout fort original, car on sait que les artistes ne voient pas comme tout le monde, pas toujours mieux, mais le plus souvent autrement. Le texte est émaillé de traits de mœurs, d'anecdotes, de souvenirs personnels. D'ailleurs il est là plutôt pour servir de fond, de soutien à l'illustration qui est la partie capitale de l'ouvrage. Tout est mis en croquis : les villes, les rues, les bazars, la campagne, la mer, les indigènes, les soldats, etc. Charmantes sont les heures que l'on passe à feuilleter ce livre et quand on l'a fermé, on s'aperçoit qu'on a de l'Algérie une impression plus nette et plus vraie que celle qui serait donnée par de longues et fatigantes lectures. C'est une Algérie vivante que l'auteur fait passer sous nos yeux, et il sait si bien la faire valoir et mettre en relief tout ce qu'elle peut offrir de caractéristique, qu'on ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas vivre dans un pays si curieux et si beau. ·

Richard Kiepert. NEUE SPEZIALKARTE VON ÆQUATORIAL OST-AFRIKA NACH DEN NEUESTEN FORSCHUNGEN, $\frac{1}{3}$ 000 000, dritte neu-berichtigte Auflage mit vollständigem Namen-Verzeichnis. Berlin (Dietrich Reimer, Höfer u. Vohsen), October 1891. 3 M. — Cette carte ne concerne pas seulement les territoires de l'Afrique orientale allemande, mais aussi les pays voisins, anglais, portugais et congolais. Elle fournit la représentation de toute la contrée comprise entre le 23° et le 43° de longitude Est de Greenwich, le 3° latitude Nord et le 12° latitude Sud, c'est-à-dire que tout le bassin supérieur du Congo, de la source jusqu'en aval de l'Arououimi, s'y trouve compris. Les éditeurs ont apporté les plus grands soins à cette troisième édition, de manière à la mettre à jour en soumettant les documents qu'ils devaient utiliser à une critique judicieuse. Ils ont fait figurer les frontières politiques

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.